

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 12 (1883)
Heft: 11

Artikel: Histoire de la pédagogie [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1040199>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

1. — SENS OBJECTIFS

La vue est un sens représentatif, purement objectif, externe, relatif à un objet médiat, ayant pour objet propre ou spécial la lumière et les couleurs, et pour objet commun l'étendue, le mouvement et la succession.

L'ouïe est un sens représentatif, purement objectif, externe, relatif à un objet médiat, ayant pour objet propre les sons, et pour objet commun la succession ou le temps.

Le *sensorium commune* est un sens représentatif, purement objectif, interne, relatif à un objet médiat, ayant pour objet propre les sensations présentes, et pour objet commun les objets de tous les autres sens.

La mémoire est un sens représentatif, purement objectif, interne, relatif à un objet médiat, ayant pour objet spécial les sensations passées, et pour objet commun les objets de tous les autres sens.

L'imagination est un sens représentatif, purement objectif, interne, relatif à un objet médiat, ayant pour objet propre l'association des sensations passées et présentes, et pour objet commun les objets de tous les autres sens.

2. — SENS MIXTES (objectifs-subjectifs).

L'odorat est un sens affectif, objectif-subjectif, externe, relatif à un objet immédiat, ayant pour objet spécial les odeurs (relation entre l'organe et les corps odorants), et pour objet commun la succession ou le temps.

Le goût est un sens affectif, objectif-subjectif, externe, relatif à un objet immédiat, ayant pour objet spécial les saveurs (relation entre l'organe et les corps sapides) et pour objet commun la succession ou le temps.

Le toucher (externe) est un sens affectif, objectif-subjectif, externe, relatif à un objet immédiat, ayant pour objet spécial la résistance (relation entre l'organe et les corps extérieurs) et pour objet commun l'étendue, le mouvement et la succession ou le temps.

(A suivre.)

HISTOIRE DE LA PÉDAGOGIE

(Suite.)

§ 22.

A l'époque où un relâchement sensible s'introduisit dans les écoles des campagnes et des villes, l'Italie donnait un nouvel élan à l'instruction en érigeant des universités. La première et la plus célèbre fut celle de Salerne; celle de Bologne vint ensuite.

Paris exerça aussi une influence salutaire. L'Allemagne ne resta pas non plus en arrière. L'Université de Prague fut fondée en 1348; celles de Vienne (1366), de Heidelberg (1386), de Cologne (1388), d'Erfurt (1392) et enfin celle de Mayence les suivit de près. Ces établissements étaient basés sur le système de corporation. Les étudiants se classaient le plus souvent par nations et demeuraient sous la surveillance d'un magister qui veillait surtout à ce que les leçons et les discussions fussent assidûment suivies. Ces dernières embrassaient une bonne partie des leçons et s'étendaient le plus ordinairement sur la jurisprudence et la théologie. Des ecclésiastiques enseignaient en outre dans des cours particuliers et facultatifs les arts libéraux ainsi que la théologie, la jurisprudence, la philosophie et la médecine.

Parmi les rares personnes qui, à cette époque, s'occupaient de l'éducation et qui ont laissé de précieux documents à la postérité, nous remarquons d'abord Vincent de Beauvais. Il était Dominicain et vivait au milieu du XIII^e siècle. Il fit probablement ses études en Bourgogne et de là il sera entré dans l'Ordre de Saint-Dominique établi à Beauvais, au nord de Paris. Saint Louis l'appela à la cour où Vincent revêtit, outre la charge de lecteur, celle de précepteur de la famille royale. Il écrivit sans doute son petit opuscule latin « sur l'éducation des enfants royaux » à l'instigation de la reine Marguerite. Son ouvrage, divisé en cinquante-un articles, témoigne de l'habileté de l'auteur et nous donne d'excellents avis sur l'éducation et l'instruction. C'est ainsi qu'il compte l'obéissance parmi les vertus cardinales et la définit « une pieuse abnégation et un renoncement volontaire de sa propre volonté. L'obéissance est tellement nécessaire à l'homme que Dieu a voulu y soumettre, non seulement le premier homme selon la nature, celui qui est comme le chef et la souche de tous les autres hommes, mais encore le second Adam qui est, selon la grâce, le chef de tous les fidèles. Abraham aussi fut soumis à l'épreuve de l'obéissance. Cette vertu nous rend frères en Jésus-Christ, amortit l'égoïsme, procure la paix intérieure, prépare à la méditation des choses célestes et conduit à la vie éternelle. Elle doit être prompte, simple, joyeuse, volontaire, humble et persévérante. »

« Deux choses constituent l'éducation, dit-il encore : faire perdre l'habitude du mal et exciter au bien. Les principaux moyens de correction sont : l'avertissement, les menaces et enfin les punitions corporelles. Il est à remarquer que, pour punir, il faut tenir compte du caractère de chacun. A la sévérité, il faut allier une sage modération, car une sévérité outrée décourage et irrite. Il faut de plus ménager le point d'honneur et par conséquent ne punir publiquement que si la faute a été publique. Telle ou telle discipline peut paraître sévère, mais arrivé à un certain âge, on se réjouit des fruits qu'elle a produit. »

Le chapitre dix-huit, qui traite de l'écriture, est surtout très intéressant. « Un homme bien élevé, dit-il, doit-être habile dans

l'art de lire et d'écrire. Que l'on apprenne d'abord à développer un canevas, puis seulement viendra l'improvisation. »

L'ouvrage de Vincent décèle avant tout un esprit profondément et sincèrement religieux ; par conséquent, il met au-dessus de la science la formation de la volonté, c'est-à-dire ce qui constitue la vraie éducation : la science sans la sainteté n'est qu'un mensonge. La pensée qu'il faut d'abord se sanctifier soi-même avant de sanctifier et d'élever les autres domine aussi dans les études historiques de F. C. Schlosser au XIX^e siècle.

Jean Gerson, chancelier de l'Université de Paris, né en 1363 et mort en 1429, a composé un livre sur la manière de conduire les petits à Jésus-Christ *De trahendis parvulis ad Christum*. Il commence son ouvrage par le texte tiré de saint Mathieu, xix, 14 ; il menace celui qui donne du scandale (Matth. xviii, 6) et il indique les chemins qui conduisent à Jésus-Christ, ce sont : la chaire, l'avertissement en particulier, l'école et la confession.

Un autre personnage digne de remarque et qui nous a laissé par écrit ses opinions sur l'instruction et l'éducation est Mapheus Végius, né en 1407 à Lodi et mort en 1457. Le pape Eugène IV l'appela à Rome et le revêtit plusieurs charges importantes. Son ouvrage pédagogique, écrit en langue latine, a été traduit en allemand par Fr. J. Köhler ; il est intitulé : *De l'éducation des enfants et de la pureté de leurs mœurs*. L'ouvrage est divisé en six livres dont les trois premiers exposent les obligations des parents envers leurs enfants, l'instruction des enfants et l'éducation des jeunes gens et des jeunes personnes.

A l'exemple de Vincent de Beauvais, Mapheus insiste beaucoup sur l'éducation des grands, mais en même temps, il est un des premiers pédagogues qui préconise l'éducation première, l'éducation maternelle, et il cite souvent sainte Monique comme le modèle des mères chrétiennes. Il s'occupe plus particulièrement de la première formation et veut, par exemple, qu'on laisse crier les petits enfants, assurant que cela est utile à leur santé. De plus, il défend de leur imposer le moindre travail jusqu'à l'âge de cinq ans, et il conseille de les abandonner plutôt aux jeux. Qu'on parle correctement à l'enfant et qu'on ne lui donne jamais de ces surnoms, de ces noms tronqués, qui le rendent ridicule et qui lui restent quelquefois jusqu'à un âge avancé. Il recommande surtout une grande attention au nom à donner, parce qu'il doit être un stimulant pour l'enfant. Végius réproouve tout à fait l'opinion de ceux qui croient qu'on ne peut élever les enfants sans les punir. Il sait bien que plusieurs s'appuient sur les auteurs païens qui veulent qu'on emploie pour les garçons les punitions corporelles. Tout en ne s'opposant pas à ces sortes de corrections, il renvoie cependant toujours au Nouveau-Testament et à ces paroles de saint Paul : Que les pères n'excitent pas leurs enfants de peur qu'ils ne tombent dans l'abattement. (Col. III, 21). Notre pédagogue regarde l'éducation individuelle comme la plus importante, Aussi dans son dix-huitième chapitre parle-t-il des quatre

tempéraments qu'il compare aux quatre éléments. La connaissance des divers caractères contribue beaucoup, selon lui, à guider le maître lorsqu'il doit punir ou louer dans une juste mesure. Végius insiste, à l'exemple de Quintilien, sur la nécessité de donner aux classes élémentaires de bons maîtres, capables de communiquer les éléments de la science. La meilleure méthode à ses yeux est de faire travailler l'élève par lui-même. A cet effet, on tâchera de lui faire exprimer ses pensées par écrit ou de lui faire traduire en prose des vers d'anciens auteurs. Il termine son ouvrage par cette apostrophe à la jeunesse : « Le temps est semblable à un fleuve, il est le compagnon de la mort et de la tendance perpétuelle vers un bien à venir. Une seule chose résiste au temps, c'est la vertu, et une seule chose lui donne de la valeur, c'est l'étude des sciences. Que les jeunes gens travaillent donc aussi longtemps que le sang circule dans leurs veines, qu'ils travaillent en vue de leur avenir et fassent provision de ces connaissances qui font le bonheur de la jeunesse et la consolation de la vieillesse. Qu'ils comprennent et gravent profondément dans leur cœur cette vérité : le temps est le luxe le moins dispendieux, n'en perdons pas un moment, car c'est la seule chose que nous pouvons appeler *notre* dans la vie. »

Si nous nous sommes bornés, jusqu'ici, à parler des pédagogues et des instituteurs, il est cependant à remarquer que le sexe faible n'est pas resté en arrière en fait d'éducation. Les religieuses Bénédictines surtout se vouaient avec zèle à la formation des jeunes personnes et leurs couvents étaient de véritables pépinières de jeunes institutrices. L'école la plus célèbre fut celle de Bischofsheim, qui fut dirigée par la savante abesse Lioba, une parente de saint Boniface. Des garçons même y recevaient quelquefois les premiers éléments de la science, de sorte que les écoles de ces religieuses peuvent être justement regardées comme un intermédiaire entre l'éducation domestique et l'éducation publique. Déjà avant Charlemagne, qui fit apprendre le latin à ses filles, on enseignait cette langue avec beaucoup de succès et le couvent de Gandersheim ne contribua pas peu à l'étude des langues classiques dans l'ancienne Saxe. C'est à ce couvent que revient la gloire d'avoir produit Roswitha (morte en 968), premier poète allemand qui écrivait tous ses drames et ses vers en langue latine. On imposa même à plusieurs religieuses l'obligation de copier des mémoires et certains livres des Saintes Ecritures, afin de contribuer par là à la propagation de l'éducation religieuse. Il n'est pas rare de trouver au XIII^e et au XIV^e siècle des institutrices à la tête des écoles des villages, instruisant les garçons et les filles réunis.

A la fin du moyen-âge, Gérard-le-Grand, ses collègues et ses amis qu'on appelait plus communément disciples de saint Jérôme, parce qu'ils professaient une grande estime pour les écrits de ce grand docteur, acquirent une grande célébrité dans les Pays-Bas. Gérard, né à Deventer en 1340, fit ses études à Paris, se rendit

de là à Cologne et à Aix-la-Chapelle où, jouissant des revenus d'une chapellenie, il mena pendant quelque temps une vie sensuelle. La légende dit qu'il reçut des avertissements d'un inconnu et qu'une longue maladie acheva de le convertir. Dès lors, il médita la réforme des écoles et s'associa à un ami, nommé Florentin Redwyn, chanoine d'Utrecht, pour fonder un établissement à Deventer. Les membres du nouvel institut furent appelés *frères de la vie commune*, parce qu'ils vivaient en communauté. Un grand nombre d'hommes distingués prirent part à cette œuvre, par exemple, Thomas à Kempis (né en 1380). L'institut donnait accès aux ecclésiastiques, aux laïques, aux garçons, aux jeunes gens, aux hommes déjà avancés en âge et même aux ouvriers. Ils vivaient ensemble, portaient un même costume et passaient la journée dans le travail, l'enseignement et la prière à la manière des Pythagoriciens et des Bénédictins. Les prêtres travaillaient pour eux-mêmes et pour les pauvres et étudiaient, non pour acquérir une vaine science, mais pour apprendre la sagesse et l'humilité ; ils consacraient une partie de leurs études à lire l'Ecriture-Sainte, les Pères de l'Eglise et les meilleurs auteurs païens. Une de leurs principales occupations consistait à copier des livres utiles ; c'est ainsi que l'établissement répandit un grand nombre de copies de l'Histoire sainte, des écrits de saint Jérôme et de quelques classiques païens. Leur enseignement avait pour but d'adapter la science à la vie pratique, d'ennobler l'existence par le travail et l'étude basés sur la religion. Ces frères s'acquirent un mérite réel par le zèle avec lequel ils propageaient de bons livres comme aussi par la pureté de leurs mœurs. Leur exemple eut les plus beaux résultats et un grand nombre de ces hommes distingués se transportèrent en Allemagne pour y continuer l'œuvre, comme nous le verrons ailleurs. Plus tard s'élevèrent des maisons pareilles à celle de Deventer dont elles devinrent les rivales.

Si nous jetons un regard rétrospectif sur le moyen âge et en particulier sur le siècle de Charlemagne, nous trouverons que le terrain de l'éducation a produit plus d'un germe pour le bien et donné l'essor à de nobles tendances. Les lacunes que nous constatons sont une preuve de l'imperfection de tout ce qui est terrestre et se trouvent expliquées par le fait même que le bien était à créer et qu'il a rencontré de nombreux obstacles. Il est encore à remarquer que tout le bien opéré en ces temps difficiles n'était nullement l'effet de la contrainte ou de la recherche d'une vaine célébrité, mais bien le résultat spontané de l'esprit chrétien, de la charité et du désir d'agrandir le royaume de Jésus-Christ.

